

Conférence

du samedi 20 octobre 2007

« Voici, je me tiens à la porte et je frappe »

« Où parle aujourd'hui l'Évangile ? » demandait Maurice Bellet¹ en 1972 ? Et bien, bonne nouvelle, des lieux nouveaux font vivre aujourd'hui l'Évangile du Christ ! Des hommes et des femmes se lèvent. Des instituts se renouvellent et créent du nouveau. Des fondateurs continuent de fonder par-delà le temps ! On croyait l'arbre des communautés religieuses rabougri, vieille grume n'attendant que son abattage. Et voilà qu'il bourgeonne en 1000 lieux, de 1000 façons. Non plus un frémissement, selon le mot du P. Dortel-Claudot², non pas un petit soulèvement d'écorce, mais des pousses nouvelles qui de façon spontanée, qui à la suite d'une greffe, qui en donnant l'engrais d'une formation, qui en réaménageant espace et propositions, qui sur le tronc, qui à côté du tronc, font vivre, revivre un héritage décisif.

La théologienne moraliste que je suis, ne peut que se réjouir de cette vitalité de la sève évangélique qui, depuis les chênes fondateurs, suscitent ces pousses nouvelles au service des sociétés et des Églises.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux enquêtes que vous avez menées³. Manifestement, le Christ a frappé à la porte de nombreuses communautés. Incontestablement, Il a invité des hommes et des femmes de tout horizon. Vous lui avez ouvert la porte (cf. Ap 3,20). Il est entré chez vous. Il est entré chez Lui. Cela vous a bousculé, interpellé, mais aussi enrichi, stimulé, au cœur de dynamiques nouvelles.

Cependant, « lequel d'entre vous, quand il veut bâtir une tour, ne commence pas par s'asseoir pour calculer la dépense et juger s'il a de quoi aller jusqu'au bout ? » (Luc 14,28). Car si l'on se réjouit aujourd'hui de tant de pousses nouvelles, il faut aussi rationnellement faire face, réfléchir, discerner. Et la question revient alors : qu'est-ce qu'on fait des nouvelles pousses ? Les laisse-t-on se développer disons « sauvagement » ? Les émonde-t-on ? Mais en vue de quelle forme, quelle utilité, pour qui, avec quelle finalité, quels moyens ? Autrefois, vous l'avez souligné, toute une tendance consistait à supprimer ce qui ne rentrait pas immédiatement dans la cadre de la communauté. Mais aujourd'hui ?

Plus encore, ces émergences nouvelles, qu'ont-elles à voir avec la modernité, avec ce siècle que l'on dit si sécularisé ? À moins que cette sécularisation n'ait des effets paradoxaux de stimulation, de focalisation sur des figures évangéliques fortes jusqu'à les faire redécouvrir ? Mais alors comment sensibiliser tout l'institut, toute l'Église, voire toute la société à cette nouvelle donne ?

Je n'ai pas la réponse à toutes ces questions, mais seulement quelques repères de théologie et encore plus précisément d'éthique théologique, pour nous guider dans le discernement.

J'articulerai mon exposé en trois parties :

- 1) Tout d'abord je voudrais évoquer la donne sociale et religieuse moderne qui porte ces émergences spirituelles nouvelles.
- 2) Ensuite, je voudrais relire l'épisode johannique de constitution de la première famille spirituelle christique.
- 3) Et, finalement, en tirer quelques enseignements pour notre discernement.

¹ Maurice Bellet, *Le déplacement de la religion*. Paris, Desclée de Brouwer, 1972. Il s'agit de la première question de la 4^e de couverture !

² Enquête faite en 1986 par la C.S.M.F. dans le cadre de la préparation du Synode sur les laïcs, in *Religieux et laïcs associés pour l'Évangile*, Paris, C.S.M.F., 1986, p.15-16.

³ Tout comme les commentaires de Bernadette Delizy, nourris par son propre travail de thèse de doctorat.



1) quelle est cette société, terreau d'émergences spirituelles nouvelles ?

Qu'observons-nous ? D'abord, et ne nous leurrions pas, nous ne sommes pas dans la « restauration » du catholicisme et même s'il y a nostalgie pour certains, cette perspective constitue une voie sans issue. La sécularisation reste un mouvement fort de nos sociétés occidentales. Danielle Hervieu-Léger estime même qu'elle franchit une étape supplémentaire et que l'Église est ainsi frappée d'« illisibilité » par suite d'une logique complexe « d'exculturation »⁴ qui mine l'assise culturelle de l'institution. Les chiffres de la pratique et de l'appartenance religieuse baissent encore et encore.

En même temps, certains voient un réenchâtement religieux à l'œuvre dans notre modernité. « L'évangélisme chrétien, écrit Jean-Louis Schlegel, en particulier dans sa forme pentecôtiste, submerge, en effet, depuis quelques décennies l'Amérique Latine et aussi, c'est moins commun, l'Afrique. Et il n'est pas absent non plus dans les renaissances religieuses qui secouent l'Asie, notamment la Chine et les pays qui l'entourent. »⁵.

En Europe, enquêtes et interviews montrent que la fréquentation des pèlerinages est partout en hausse. « C'est un phénomène mondial, analyse Mgr Jacques Perrier, évêque de Tarbes et Lourdes, pas seulement lié au christianisme » : « La vie d'aujourd'hui étant très profane, il est plus difficile d'y faire apparaître la dimension religieuse au quotidien. Les fidèles ont donc besoin de temps forts. Un pardon breton ou un pèlerinage à Lourdes remplissent ce rôle. »⁶

En même temps, des croyants s'engagent pour la nouvelle évangélisation. La semaine prochaine, « Ecclesia 2007 » réunira ici à Lourdes, plusieurs milliers de personnes⁷ sur les enjeux de la catéchèse. En paroisses, de plus en plus de laïcs prennent en charge la catéchèse, la liturgie, la pastorale des funérailles et des personnes en deuil, l'accompagnement des fiancés, des couples et des parents qui veulent faire baptiser leur enfant.

Mais alors comment comprendre ce double mouvement : et de sécularisation et de renouvellement ? Probablement faut-il y voir les signes d'une transformation profonde et de la société occidentale et de ses institutions, dont celle de l'Église.

1. Les mutations sociétales

La sécularisation n'est, en effet, qu'un aspect des mutations profondes que traverse la société occidentale. Sans que l'on puisse véritablement établir un ordre de causalité, il faut bien reconnaître que l'individualisation et la culture de masse, le développement économique et technique, l'essor des moyens de communication et du pluralisme culturel et religieux, l'urbanisation et l'anonymisation des grandes villes, les tendances libérales, transforment irréversiblement notre société jusque dans ses structures les plus fondamentales que sont la parentalité, la paternité/maternité, la procréation, mais aussi le rapport à l'espace et au temps, le lien social, le rapport à l'institution... Et que ces mutations affectent les grandes religions jusqu'en leur cœur. Elles n'annoncent pas pour autant la fin des religions, ni l'effondrement de la société. Mais elles impliquent des bouleversements inouïs, c'est-à-dire des *chocs* rudes et parfois déchirants, des *incertitudes* et celles des questions bioéthiques sont quasi paradigmatiques, et, enfin, des *désordres*. Ceux-ci peuvent inquiéter. Mais d'eux peut aussi surgir un ordre nouveau car il n'y a de créativité, de fécondité qu'à partir / qu'à travers le passage de l'incertain, de la confusion, voire de la négativité... Nous ne devons donc pas nécessairement craindre la nouveauté. L'émergence des nouvelles familles spirituelles ne s'enracine-t-elle pas là, justement, dans cette liberté de l'Esprit de Dieu qui fait pousser des branches nouvelles là on ne les attendait sans doute pas ou plus ? Mais dès lors, la

⁴ Danielle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*. Paris, Bayard, 2003, conclusion, p.326.

⁵ Jean-Louis Schlegel, « L'exception européenne face aux dynamiques des religions », *Esprit*, Mars-Avril 2007, p.9. Le thème générique de ce numéro d'*Esprit* est d'ailleurs tout à fait évocateur : « Effervescences religieuses dans le monde » !

⁶ Cité par Stéphanie Le Bars, « Les lieux d'apparition supposée de la Vierge connaissent un regain d'intérêt auprès 'des croyants en quête de signe' », *Le Monde* du 15 août 2007, p.8.

⁷ « Ensemble, servir la Parole » : c'est le thème et l'enjeu du congrès Ecclesia 2007 qui réunira à Lourdes, les 26, 27 et 28 octobre 2007, plus de 7000 participants de tous les diocèses de France pour travailler sur la proposition de la foi dans la société d'aujourd'hui (*Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France* que nous évoquerons en conclusion à propos du « bain ecclésial »).



manière de gérer ces nouvelles pousses dépend aussi de son contexte, c'est-à-dire de son rapport au monde moderne en mutation.

Vatican II a, sans conteste, été une première étape. « Les laïcs, notait alors le théologien Yves Congar, ne sont pas [plus] vus comme étant la clientèle du clergé, ni définis à partir des structures cléricales, ils sont vus comme étant chacun un grain de lumière dans le monde qu'il faut rapporter à Dieu dans le Christ. »⁸ L'enjeu est d'être « une Église moins DU monde et plus AU monde »⁹. Mais si le monde change, l'Église change...

2. Des institutions identificatrices aux institutions de services

La modernité déplace les institutions, Églises y comprises. Elle les fait évoluer dans le sens d'un fonctionnement de type prestataire de services, ou, si l'on préfère « d'institutions-services » par opposition aux « institutions d'identification » selon la terminologie de Charles Taylor¹⁰. Les institutions d'identification, pensons à la famille, sont des structures vectrices de valeurs existentielles ; on y tient un rôle, on partage avec d'autres un sens de la vie possible, des projets communs. Elles sont donc sources d'identification possible. À leur opposé, les institutions-services, à l'instar de ce que nous appelons justement « les services publics », ont d'abord un rôle utilitaire et instrumental. Certes, ces deux types idéaux¹¹ n'existent pas à l'état pur, mais ils nous sont utiles pour comprendre le déplacement du côté des services que la modernité fait faire à presque toutes les institutions dans un souci d'efficacité et de rentabilité, et pour répondre à la nécessaire neutralité impliquée par le pluralisme. Ces facteurs explicatifs sont sans doute un peu courts, mais le résultat est là. Pensons à l'évolution des institutions de santé où le rapport médecin/malade est devenu un contrat entre un prestataire de services et un consommateur de soins¹².

Quant aux Églises, elles sont entraînées bon gré, mal gré, dans cette glissade, au moins dans leur caractère d'institutions publiques. « La foi bouge, écrit Michel Kubler, moins sans doute en son contenu qu'en ses déploiements »¹³. Et de fait.

Traditionnellement, le régime catholique s'appuyait sur des communautés territoriales avec un personnel religieux suffisamment nombreux pour encadrer, assurer le culte et dispenser les sacrements. Ce faisant, il conférait une identité forte à l'origine d'une pratique sociologique synonyme d'appartenance.

Mais ce modèle paroissial s'est profondément transformé. Le croyant moderne consomme du religieux. Il suit en cela les règles générales de sa société d'appartenance, des règles qu'il a intégrées dans sa personne au point d'en faire, selon la terminologie de Pierre Bourdieu, un habitus, c'est-à-dire quelque chose de si profondément inscrit en lui que « ne pas suivre » cette donne, c'est se situer en porte-à-faux, voire mal agir. Ainsi le chrétien, comme tout citoyen, est acculé à choisir ce qui convient et à évaluer : il détermine sa communauté, opte pour une chorale, sélectionne son accompagnateur, décide des formations qu'il suivra ou non... Et les communautés nouvelles, les familles spirituelles émergentes que nous évoquons, s'inscrivent dans ce réseau d'affinités, hors territoire, avec ses propositions singulières que l'on peut faire siennes ou non. La pratique conformiste obligatoire n'implique plus que très peu de fidèles.

À l'instar de l'État, l'Église quitte finalement, au moins en partie, avec des avantages et des inconvénients, son statut d'institution d'identification pour faire place à une « institution de services ». Elle devient un prestataire de services dans une relation contractuelle avec des clients qui la sollicitent pour un baptême ou un mariage, pour un enterrement ou des noces d'or, pour des témoignages au tribunal et tant de prestations particulières...

Formulé ainsi, cela peut paraître absolument préjudiciable à l'idée que nous avons de l'Église. Néanmoins, d'abord, cette perspective n'est pas que négative. Certes, cette consommation entraîne dans la spirale du bricolage, spécialement les chrétiens du seuil : au supermarché des ressources

⁸ Yves Congar, *Écrits réformateurs*. Textes choisis et présentés par Jean-Pierre Jossua. Cerf, 1995, p.375. Texte original in Yves Congar, *L'avenir*, Paris, À. Fayard, 1964.

⁹ Yves Congar, *ibid.*, p.364.

¹⁰ Charles Taylor, « Les institutions dans la vie nationale », *Esprit*, N°3-4, 1994, p.90-102.

¹¹ Au sens wébérien.

¹² Cf. Loi du 4 mars 2002 dite Loi Kouchner.

¹³ Michel Kubler, « La foi bouge », *La Croix* du 16 août 2007, Editorial, p.1.



spirituelles, ils se servent et élaborent de nouvelles constructions éthicoreligieuses qui désorganisent encore un peu plus le religieux, et brouillent encore davantage les frontières. Surtout, ensuite, cette perspective appartient à la conjoncture du temps. Le catholique pratiquant ne va pas non plus renoncer à manifester ses choix. Plus exactement, il ne le peut pas : c'est là sa manière de vivre sa foi, sa responsabilité de chrétien du 21^e siècle intégré dans une société où l'individu n'a d'autre alternative que de choisir de manière responsable ce qui est le plus approprié et d'apposer ainsi les éléments de son identité. Ce catholique s'adresse à une Église prestataire de services au nom même de sa foi et de son engagement personnel. Et l'Église doit réfléchir par conséquent sur les services qu'elle est appelée à rendre et dans quelles conditions, d'autant que pour elle, les services - pensons par ex. aux sacrements, mais aussi aux « jeunes pousses » que nous représentons - sont autant de propositions de visions du monde, de manières de vivre ensemble, et finalement de facettes d'identification que le croyant pourra s'approprier pour suivre le Christ.

3. Des identités diverses, à expérimenter

Déplacement de l'institutionnalité n'implique donc pas nécessairement abolition des ressources d'identification, mais déplacement de ses mécanismes et fragmentation en divers lieux, temps et médiations. L'identité, dans la société occidentale, n'est plus un héritage, elle devient le fruit d'une quête dialogique. Elle résulte de la façon dont une personne s'engage, fait le choix d'adhérer à une des multiples visions du monde proposées par le pluralisme ambiant, et finalement d'appréhender son rôle et sa responsabilité.

Hier, l'identité par identification procédait de ce que l'allemand appelle une *Darstellung*, c'est-à-dire d'une représentation de ce qui est là et institue, fonde la personne. Une telle identification procurait le sentiment trompeur de l'unicité de notre être. Le pluralisme irréductible de la modernité a conduit au renoncement à cette unité, mais l'identité par choix doit dès lors faire l'unité des fragments d'être. Et elle le fait à partir d'un monde projectif – une *Vorstellung* – autour de figures de vie exemplaires (*Vorbild*) qui d'une certaine manière construisent en tirant en avant¹⁴ dans un devenir jamais achevé.

L'on entre ainsi dans une culture de l'accomplissement de soi, de l'engagement personnel choisi, du volontariat, de la motivation et d'une responsabilité autonome personnelle qui prend une place nouvelle. Marc Maeschalck¹⁵ note que dans les années 80 encore, les éthiques étaient axées sur la délibération, la formation de compétence, la recherche de normes communes. Aujourd'hui, depuis le début de ce millénaire il s'agit de garantir des capacités à agir comme acteur responsable ; l'éthique se recentre ainsi sur les capacités d'engagement du sujet et sur un processus d'expérimentation¹⁶ de nouveaux rôles. Mais ce faisant, n'expérimente-t-on pas justement des identités possibles ?

Cette expérimentation - de familles spirituelles ou de pratiques nouvelles, d'apprentissage liturgique ou de partage évangélique - est non seulement facilitée mais rendue nécessaire parce que l'autorité s'impose de moins en moins d'en haut¹⁷ - Marcel Gauchet l'avait déjà souligné dans son ouvrage sur la démocratie¹⁸ - et n'est plus le fait de l'institution en tant que telle, mais des propositions évolutives de l'institution (horizontalité). L'autorité est justifiée par la volonté commune, elle est produite par la palabre sociale, octroyant une place nouvelle aux médias et aux sondages d'opinion. Elle est le fait de témoins, de ceux qui ont « vu », « entendu » et qui ont donc le « droit » de parler. Elle est le privilège d'individus avec des compétences reconnues, érigeant

¹⁴ Cf. le préfixe « vor » signifie : en avant, devant. C'est un aspect tout à fait essentiel en christianisme (dans sa structure inchoative c'est-à-dire « déjà là/pas encore là »), pensons par ex. au Jour qui vient.

¹⁵ Marc Maeschalck, Conférence au colloque de l'ATEM le 4 sept. 2007 à Paris ; publication RETM, Le Supplément, H.S., sept. 2008.

¹⁶ On va ainsi plus loin ce que notait le rapport Dagens il y a un peu plus de dix ans. Mgr Claude Dagens soulignait que « les individus cherchent de nouveaux réseaux d'appartenance, où l'on puisse partager les mêmes préoccupations, ou les mêmes activités, d'ordre culturel, sportif, humanitaire ou religieux. » (« La proposition de la foi dans la société actuelle », *La Documentation Catholique* N°2105, 4 déc. 1994, p.1054). Aujourd'hui il ne s'agit plus (seulement) de recherche affinitaire mais d'expérimentation : on observe, essaye, revient, retourne, refait... des expériences spirituelles, pastorales, liturgiques...

¹⁷ Dieu, la Nature, le Roi.

¹⁸ Marcel Gauchet, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*. Le Débat, Gallimard, 1998.



l'expert en nouvelle référence professionnelle. Elle est enfin l'attribut de celles et ceux qui ont payé de leur temps, de leur existence pour une « grande œuvre ». L'on redécouvre ainsi ces figures fondatrices qui ont donné de leur énergie, voire leur vie pour le souci évangélique de l'autre. Et l'on identifie aussi des témoins vivants de ces figures – et vous en êtes ! –, des croyants que l'on qualifie « d'authentiques ».

Il ne s'agit cependant plus – soulignons-le – de l'autorité institutionnelle – « pouvoir légitime d'instaurer l'obéissance » pour reprendre la définition de Gérard Leclerc – mais d'une autorité charismatique, ou encore de ce que cet auteur dénomme une « autorité énonciative », c'est-à-dire de ce « pouvoir symbolique [...] d'engendrer la croyance, de produire la persuasion »¹⁹. Cette évolution, on l'aura compris, transforme l'annonce de la foi et la manière d'aborder les conversions, les processus de recommencement²⁰, l'accompagnement, les formations, mais aussi l'accueil de l'enseignement de l'Église en particulier en matière d'éthique : on recourt à un débat contradictoire²¹ où cet enseignement n'est qu'un aspect et on juge par soi-même. On n'obéit plus en vertu d'une appartenance mais on se détermine à partir de propositions²² argumentées et paraissant censées.

Et cela peut avoir des répercussions paradoxales ; aux rassemblements mondiaux de la jeunesse, par ex., les jeunes présents applaudissent la figure charismatique de Jean-Paul II mais ils ne suivent point ses considérations morales et mettent ainsi de côté sa figure institutionnelle.

On quitte ainsi la pratique croyante procédurale pour un engagement contextuel, « passage d'une nécessité d'être à une possibilité ou à un pouvoir être »²³ avec des mots clés comme témoin, authenticité, garantie, expérimentation, responsabilité.

En *forçant* le trait, le croyant pourrait dire qu'il ne reçoit « pas » ou plus tout à fait son identité chrétienne de l'Église qui l'a baptisé enfant, mais de son choix personnel à suivre le Christ en optant parmi des identités possibles pour lesquels il opte progressivement en référence à son baptême. Il fait un pas de plus, le jour où de surcroît, il consent à se recevoir de Celui qu'il pensait chercher et qui lui donne de faire l'unité de son existence comme baptisé. Il pourra ainsi peut-être s'engager²⁴ dans la vie religieuse ou consacrée ou autre, mais c'est assez souvent, on l'aura compris, après des débats contradictoires avec lui-même, voire s'appuyant sur la confrontation de pratiques à propos desquels des instituts se disputent²⁵. Mais si l'on se dispute, n'est-ce pas parce qu'il y a des enjeux ?!

La modernité interpelle ainsi l'Église tout entière. Celle-ci reste invitée à écouter les murmures de l'Esprit au cœur du monde contemporain et à les accueillir pour annoncer cette Parole de vie qui pourra germer en son cœur et en sa périphérie. Elle est appelée à ne pas se crispier²⁶ sur des fonctionnements anciens pour s'ouvrir à la nouveauté de l'Esprit qui souffle. « Vatican II, écrit Jean Rigal, n'a pas été convoqué pour défendre une Institution menacée, mais pour confronter la Parole de Dieu avec le dynamisme de l'histoire. C'est l'Évangile qui est premier et porteur d'avenir, et non l'Institution, qui lui est soumise et y puise ses racines et son élan »²⁷

Le passage johannique en Jean 1, 19-51 mettant en scène la première pousse ecclésiale si je puis dire, est particulièrement évocateur.

¹⁹ Gérard Leclerc, *Histoire de l'autorité*. PUF, 1996, p.7-8.

²⁰ Ce dont se réjouissait mais sans aller alors jusqu'au bout de l'analyse le rapport Dagens (« La proposition de la foi dans la société actuelle », *La Documentation Catholique* N°2105, 4 déc. 1994).

²¹ La presse, les médias, les débats d'opinion, les informations disponibles sur Internet, les blogs... jouent ici un rôle considérable pour convoquer des opinions et des avis éclairés...

²² « La proposition de la foi dans la société actuelle » selon le document bien connu des évêques de France est donc une de ses propositions, mais une seulement, avec plus ou moins de voix...

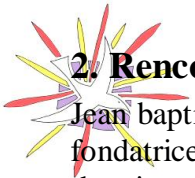
²³ Marc Maesschalck, *Normes et contextes*. Ed. OLMS, 2001, p.4 ; Quant à l'éthique, elle est finalement « conçue comme discours de l'effectuation, c'est-à-dire comme ce moment particulier où la norme s'atteste par l'action et se constitue en forme de vie. » (ibid. p.3)

²⁴ Et l'enquête réalisée à propos des nouvelles familles spirituelles note qu'il n'y a pas de problématique de communautarisme.

²⁵ Charles Taylor (id.) note : « Ce qui fait l'unité, c'est sur quoi on se dispute »...

²⁶ Cf. Jean Rigal, *L'Église obstacle et chemin vers Dieu*. Paris, Cerf, 1983.

²⁷ Jean Rigal, *L'Église à l'épreuve de ce temps*. Paris, Cerf, 2007.



2. Rencontrer Dieu et le suivre

Jean baptise dans le Jourdain. Jésus vient vers lui (1,29) et Jean reconnaît son rôle décisif. Figure fondatrice, Jean vit de Dieu mais n'est pas Dieu. Il remplit sa mission de prophète, de témoin authentique d'un Autre. Des hommes et des femmes de toutes conditions l'ont suivi ; ils se sont attachés à lui pour mieux servir Dieu, entrer dans une démarche de conversion et certains deviennent ses disciples. Ceux-ci auraient pu à leur tour vouloir constituer une communauté refermée sur elle-même, un peu à l'instar de Qumrân, et certains en ont sans doute été tentés. Jean-Baptiste lui-même a pu douter, envoyant des disciples auprès de Jésus pour s'assurer qu'il est bien « celui qui vient »²⁸.

Dans un institut, il y a des questions semblables : Suivons-nous le Maître ? Notre objectif est-il bien le Christ désigné par la figure fondatrice ? Quel visage de ce Christ et quel message nous sont ainsi révélés pour aujourd'hui, pour nous, pour notre Église, pour notre société ? Sommes-nous prophètes et missionnaires comme Jean-Baptiste ? Celui-ci devait se poser bien des questions – du même ordre – mais il ne s'est pas laissé détourné pour autant de l'enjeu de l'accueil : sa disponibilité intérieure permet au Christ d'interpeller à partir d'une quête existentielle qui ne peut pas ne pas nous solliciter à notre tour.

Jean-Baptiste montre Jésus du doigt de son regard. Il le désigne, lui, comme « l'Agneau de Dieu ». Et tout se passe comme si le regard des deux disciples porté par le regard de Jean se tournait vers « Jésus qui marchait ». Et le mouvement évangélique s'ébranle : « ils suivirent Jésus » (Jean 1,37). Ainsi Jean-Baptiste a mis son autorité au service de Jésus. Non pas une autorité institutionnelle mais une « autorité énonciative », charismatique, du regard si intérieur qu'il en transparaît au dehors et invite. Jean n'a pas à intimer un ordre. Le texte évangélique précise que c'est en regardant et en entendant Jean parler, rendre témoignage, que ses disciples peuvent reconnaître à leur tour le Rabbi.

Jean a ainsi mobilisé une double disponibilité, la sienne et celle de ses disciples. Attitude typiquement chrétienne mais qui ne va pas toujours de soi dans notre société. Attitude de foi puisque suivre le Christ c'est se rendre disponible à sa Bonne Nouvelle agissante dans nos vies. Attitude difficile cependant car cette voix du sens de l'existence à laquelle aspirent nos contemporains, est souvent étouffée... Pour entendre la voix du Christ, il faut être disponible intérieurement, être dans une quête de sens. En d'autres termes, il ne suffit pas que le message du Christ, à travers un témoin, un fondateur, un texte, soit séduisant, porteur de vie, la réception du message tient aussi du destinataire. Et cela même si Dieu écrit sur des lignes courbes, permettant que le verbiage puisse parfois alimenter la quête d'une Parole porteuse de vie²⁹ !

André et Jean suivent finalement Jésus. Celui-ci, pourtant, ne manifeste pas un sursaut de reconnaissance, il ne remercie ni Jean-Baptiste ni les disciples. Il se retourne et voyant que les deux hommes le suivent, il noue avec eux un étrange dialogue. Jésus ne cherche pas à s'assurer qu'ils veulent bien le suivre. Il ne leur propose pas de consignes d'adhésion. Il constate, reconnaît, que les deux disciples le suivent. Et « il leur dit : 'Que cherchez-vous ?' » Sa question les institue dans la liberté des chercheurs de Dieu. Jésus, en effet, ne se les approprie pas. Il n'en fait pas son bien, ses fils spirituels. Il les interpelle par rapport à leur propre requête personnelle : « Que cherchez-vous ? » En d'autres termes : qu'est-ce qui vous motive ? Quelles sont vos finalités ? Qu'est-ce qui vous anime ? Qu'est-ce qui soulève vos énergies et vous met en mouvement ? Non pas « *Qui* cherchez-vous ? », une question qui à ce stade aurait pu renvoyer trop exclusivement à Jésus et finalement à brimer quelque chose de leur liberté, mais « Que cherchez-vous ? » Question éminemment moderne, ouvrant à des identités possibles !

N'est-ce pas, en effet, la requête vers autre chose qui met en mouvement : un plus, un mieux, un

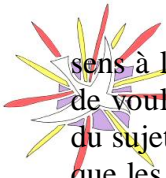
²⁸ Différents passages de l'évangile en attestent indirectement

Luc 7, 20 : « Arrivés auprès de Jésus, ces hommes lui dirent : " Jean le Baptiste nous a envoyés vers toi pour te demander : Es-tu "Celui qui vient", ou devons-nous en attendre un autre ?

Jean 3, 27-28 : « Jean leur fit cette réponse : "Un homme ne peut rien s'attribuer au-delà de ce qui lui est donné du ciel. Vous-mêmes, vous m'êtes témoins que j'ai dit : "Moi, je ne suis pas le Christ, mais je suis celui qui a été envoyé." »

Jean 14, 12 : ce sont les disciples de Jean qui l'enterrent après sa décapitation.

²⁹ C'est ce que les communautés nouvelles (charismatiques) appellent « la vie dans l'Esprit ».



sens à la vie, une liberté nouvelle, constructive, un désir d'authenticité ? Sans doute, est-il délicat de vouloir préciser exactement et dès les débuts les contours d'une telle recherche. Mais la quête du sujet moderne est réelle, multiple, à la mesure du pluralisme ambiant et d'autant plus insistante que les grands systèmes culturels porteurs de sens font cruellement défaut, que l'inquiétude, le divertissement, le bavardage, l'affairement risquent sans cesse de faire taire ou bégayer la requête existentielle. À moins qu'il n'y ait, là encore, quelque effet paradoxal. Et que finalement, ce contexte particulier parfois aussi creuse la quête de l'essentiel qui, ajoutée à un quelque chose que l'on devine derrière telle personne engagée ou telle structure, telle figure de fondateur ou autre, mette en route vers ce que l'on pressent comme porteur de sens ? Et voici qu'en chemin, tout en discutant ensemble, Jésus lui-même rejoint ces hommes et ces femmes et « fait route avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître ? [...] Et il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » Leur cœur se fait tout brûlant (Luc 24, 12-35) Et sur le chemin ils avancent.

Et les deux disciples de prendre la parole, étrangement, sans répondre à la question de Jésus tout en le reconnaissant comme « Rabbi » : « où demeures-tu ? », c'est-à-dire : Où habites-tu, de quel groupe de disciples fais-tu partie ? De quelle communauté es-tu ? À quel institut appartiens-tu ? » Les deux disciples voulaient-ils situer Jésus plus précisément et éventuellement rejoindre son groupe, c'est-à-dire être rassuré sur son origine et ses qualités ? On n'en saura pas plus, sinon que Jésus, cette fois, répond à leur requête tout en la déplaçant : « Venez et vous verrez ». Et l'évangéliste sans doute concerné par cette interpellation dont il se souvient si bien, de rajouter : « ils allèrent donc, ils virent où il demeurait et demeurèrent auprès de lui, ce jour-là ; c'était environ la dixième heure. »

Mais où donc demeure ce Maître ? N'avouera-t-il pas un jour qu'il n'a où reposer sa tête³⁰ ? La demeure proposée n'est-elle pas alors dans le Maître lui-même, en lui, avec lui, par lui³¹ ? À moins qu'elle ne soit celle où réside le Maître et vers quoi il tourne son regard : le sein du Père ?

L'introduction par Jésus à ce monde nouveau suscite une réponse fulgurante : Jean se souvient de l'heure exacte de ce saisissement. Jusque là, il avait cheminé, le Baptiste l'avait aidé, mais là c'est la Rencontre. Il a entendu le Maître frapper à sa porte, il lui a ouvert, il est entré (Ap 3,20). Et toute sa vie fut changée. Car, renversement insigne, en accueillant le maître, c'est le maître qui l'accueille. Renversement eucharistique, pascal : Ses yeux s'ouvrent, il le reconnaît et confesse comme les pèlerins d'Emmaüs et tant d'autres : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ? » (Luc 24,32). Il faudra au disciple une vie entière pour déplier l'humaine-divine texture de cette Rencontre filialisante³². « Le feu de Jésus, écrit Jean-Louis Chrétien, ne nous communique pas tant quelque chose d'accompli qu'il ne nous fait tendre avec plus de force vers un accomplissement : c'est un désir qu'il allume en nous. »³³

Relecture

« Que cherchez-vous ? », « Venez et vous verrez » ; « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai la Cène avec lui et lui avec moi. ». Ne déchiffre-t-on pas là des étapes de la démarche évangélique qui conduit, aujourd'hui encore et dans le contexte de notre société, des baptisés ou d'autres, vers des instituts ou des monastères, sur les pas des fondateurs, pour boire à la Source, pour donner sens à leur vie ? Cette autorité charismatique du baptiste qui désigne le Christ par tout son être tourné vers lui, ces disciples intérieurement ouverts à un plus, cette patience du Christ qui donne du temps à la démarche, cette proposition d'expérimenter pour voir et finalement se décider, ne sont-ce pas là des éléments de discernement pour une démarche respectueuse des désirs et du devenir humain ? On s'appuie tout à la fois sur le témoignage d'hommes et de femmes, et sur l'expérience personnelle de la grâce prévenante du Christ : « Tu ne

³⁰ Mt 8,20 : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête. »

³¹ Cf. doxologie de la prière eucharistique. Cf. Jean 15, 1-17 (allégorie de la vigne mettant l'accent sur la place du demeurer)

³² L'on pourra se reporter ici à la théologie d'un François-Xavier Durrwell.

³³ Jean-Louis Chrétien, *L'intelligence du feu*, Paris, Ed. Bayard, 2003, p.65.



me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé »³⁴.

Au départ, il y a le désir de donner sens à sa vie, d'expérimenter « quelque chose », mais cela n'est guère commode pour autant : les questions existentielles, dès lors que l'on consent à leur donner prise, dérangeant. Chacun, y compris les communautés religieuses, doit s'en rappeler afin de veiller à la disponibilité intérieure et aux choix possibles

Le désir présuppose ensuite un au-delà, un plus dont la connaissance, écrit Augustin, n'est pas le résultat d'une simple quête humaine. « Tu nous as cherchés sans que nous te cherchions, mais tu nous as cherchés *pour que nous te cherchions*. »³⁵ En d'autres termes : on peut se soustraire à l'inquiétude, expérimenter sans décider, ne pas suivre la requête intérieure, mais le *désir d'un « plus »* finit toujours par rattraper, comme l'ombre qui accompagne le voyageur, signe que nous ne coïncidons pas parfaitement avec nous-mêmes.

Mais qu'en sait celui qui cherche ? Sans doute pas grand-chose, du moins au moment où il cherche. Cependant, pour les croyants qui l'accompagnent de près ou de loin, cette quête indique une direction : « Venez et vous verrez ». Elle pointe vers des possibilités nouvelles d'existence à expérimenter, c'est-à-dire de porter le regard vers ce hors-soi de l'existence en vérité. Parfois, cependant, ce hors-soi égare. Parfois, au contraire, comme le suggère encore Augustin, il conduit au plus profond de soi, dans ce « plus intime que l'intime de moi-même »³⁶ Car tant que l'être humain n'entend pas la voix de son maître, il se projette constamment vers un ailleurs, vers l'éparpillement de lui-même. Mais quand il a trouvé sa source en ce Dieu qui rejoint l'homme là où il est, dans sa quête, il est revêtu de l'identité filiale (cf. Luc 15,22). Ce vêtement, cependant, n'est pas celui qui clôt mais celui qui ouvre le travail de réception identitaire de soi-même³⁷. Christianisme et modernité ici partagent le même sens du devenir. Et le Verbe s'est fait ce que nous sommes afin que nous devenions ce qu'il est.

3. Quels repères ?

Sans rentrer dans les détails, je voudrais souligner trois étapes interreliées qui pourraient aussi être des repères de discernement :

- Accueillir et accompagner
- Former et vérifier
- Construire ensemble

a) Accueillir et accompagner

Quand un fondateur crée un institut, un mouvement, une communauté, il fait du nouveau, quand bien même il s'inscrit dans les règles qui gouvernent l'Église, éventuellement en adaptant celles-ci. Et il n'est pas rare que ce « nouveau » dérange les communautés anciennes, d'autant qu'il n'a pas directement surgi en leur sein. Le Renouveau charismatique, et d'une façon générale les Mouvements et Communautés nouvelles n'ont ainsi pas toujours été accueillis les bras ouverts³⁸. Et l'évangélisme d'aujourd'hui, dans sa forme pentecôtiste, suscite beaucoup de réserve³⁹.

Quand des nouvelles pousses surgissent *en lien* avec une communauté, la donne est souvent un peu différente car le nouveau surgit d'un ordre ancien qui lui confère une certaine légitimité ; mais c'est alors d'un certain désordre dont il faut prendre acte, ce désordre dont peut surgir la nouveauté, nous l'avons souligné, mais qui ne manque pas non plus de déranger. À l'instar d'une famille. L'on s'était habitué à vivre ensemble d'une certaine manière, et voilà que des êtres plutôt diffé-

³⁴ Cette sentence très connue de la veine de l'Augustin des *Confessions* est aussi celle de Blaise Pascal dans ses *Pensées* (553, Section VII - La morale et la doctrine) : « Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé ».

³⁵ Augustin, *Confessions* XI, 2, 4.

³⁶ Augustin, *Confessions*, I, 1, 1.

³⁷ Cf. ce qu'on appelle la structure inchoative du christianisme, c'est-à-dire le fait qu'il articule le « déjà là » avec le « pas encore là ».

³⁸ Comme l'a noté Jean-Paul II, la naissance et la diffusion des Mouvements et Communautés Nouvelles « n'a pas manqué de susciter des interrogations, des embarras et des tensions ; il y a eu parfois d'un côté des présomptions et des exagérations, et de l'autre bien des préjugés et des réserves. » (« Discours aux Mouvements ecclésiaux et communautés nouvelles », *La Documentation Catholique*, N°2185, 5 juillet 1998, p.625).

³⁹ Voir *Esprit*, *ibid*.



rents surgissent ; certes, ils veulent vivre selon le charisme du fondateur, mais ils ne l'interprètent pas exactement comme on l'a fait jusque là. Par leur seule présence et par leurs exigences, ils poussent à un certain renouvellement. L'on est fier dans l'institut que le charisme fondationnel ait pu être compris, porté au loin et en même temps, on est bousculé, déplacé dans sa manière de réguler, voire inquiet à l'instar de Jean-Baptiste : « es-tu bien le Messie ? ». L'on est encore dans l'ancien, l'on attendait seulement du renfort, et voilà qu'on est déjà dans du nouveau, et on a l'impression d'être assis entre deux chaises. L'on essaye d'accueillir ce partenariat, de s'adapter au rythme de vie, l'on se découvre finalement heureux d'une certaine audace. Mais voilà qu'un jour l'animateur laïc mis en place pour gérer tel groupe, ce laïc formé, mûri, sur lequel reposait toute une structure, perd un enfant. Il doit renoncer aux engagements pris pour s'occuper de sa famille. Ses collègues ne sont pas prêts à prendre la relève. Ou alors se disputent la responsabilité... Et les réalités bien humaines reprennent le dessus. Et dans la famille spirituelle on s'interroge : a-t-on bien fait ? Comment bien faire ? Chacun est-il à sa juste place ? Ou est-on en train de promouvoir des religieux/religieuses sécularisé(e)s et/ou des laïcs « religiosisés », voire cléricalisés ?

Ainsi une certaine audace rationnelle, spirituelle, n'empêche pas de nombreuses questions de surgir. Pour engendrer, il faut se laisser engendrer par l'autre que l'on accueille, cet autre figure du Tout autre, le Christ, vers lequel cet accueil doit faire signe sous peine d'être idolâtrique. Accueillir et accompagner implique donc un régime de médiation à la fois essentiel et diversifié, difficile et exigeant.

Une médiation essentielle et diversifiée : Le régime chrétien s'appuie, en effet, sur la médiation unique, essentielle, du Christ médiateur, mort et ressuscité, que nous rencontrons à travers ce qu'on appelle des lieux théologiques, c'est-à-dire des réalités diversifiées où le Christ se donne à rencontrer⁴⁰ : la Parole de Dieu, la tradition, les sacrements, l'être humain créé à l'image de Dieu et spécialement ses témoins. Même si l'Esprit Saint nous précède au cœur de tout homme, « au cours des siècles, comme l'a rappelé Benoît XVI, le christianisme a été communiqué et s'est diffusé grâce à la nouveauté de vie de personnes et de communautés capables d'apporter un témoignage incisif d'amour, d'unité et de joie.[...] Sur le visage et dans la parole de ces 'créatures nouvelles', sa lumière devient visible et son invitation peut être entendue. »⁴¹

Le christianisme valorise donc, en son essence même, une diversité d'expériences du Christ dans la diversité de ses manifestations⁴² ; une diversité d'approches de la médiation unique du Christ qui s'avère d'autant plus féconde qu'elle rejoint les exigences identitaires multiples du croyant moderne.

Une médiation difficile et exigeante : car pour décisives que soient ces médiations, elles ne sont pas (entièrement) maîtrisables. Et pour cause : elles sont aussi de l'ordre de la grâce. Le croyant ne peut être médiation pour autrui de par *sa seule volonté*. Néanmoins, par la justesse de son comportement, de ses attitudes, de ses actes, il peut devenir parce que sa vie bien humaine à la suite du Christ est accueil de cette grâce gratuite qu'est le Christ médiateur. Il offre ainsi, par les services d'Église qu'il assume un/des visages du Christ que l'autre pourra éventuellement s'approprier. Il n'en est pas propriétaire pour autant ; il porte ce trésor en un vase d'argile et doit veiller à la justesse de son usage.

Ce qui s'avère exigeant car l'accueil doit permettre à l'autre de découvrir peu à peu le Christ médiateur, à son rythme, en garantissant – pour reprendre les mots clés de tout à l'heure – la possibilité d'expérimenter cette suite de Jésus, en garantissant les capacités d'engagement du chercheur d'un plus. « Le Christ doit être non pas reçu mais accueilli, explique François Varillon. La différence est grande entre ces deux mots : accueillir est actif, recevoir peut être purement passif et empirique. »⁴³ L'accueil, en d'autres termes, doit être hospitalier au double sens du terme hôte, chacun étant à la fois un accueillant et un accueilli, et renonçant à faire de l'autre un otage⁴⁴.

⁴⁰ Voir Marie-Jo Thiel et Xavier Thévenot, *Pratiquer l'analyse éthique. Étudier un cas, examiner un texte*. Paris, Cerf, 1999.

⁴¹ Benoît XVI, « Vous êtes un signe lumineux de la beauté du Christ et de l'Église », *La Documentation catholique*, N° 2361, du 2/07/2006, p. 619 sq.

⁴² On pourrait aussi évoquer la diversité-unité des mystères de la foi.

⁴³ François Varillon, *Beauté du monde et souffrance des hommes*. Paris, Le Centurion, p.344.

⁴⁴ Tous ces mots, hôte, hospitalier, hôpital, otage, ont la même origine étymologique.



L'accompagnement prend ainsi une importance décisive. Non seulement en raison de l'évolution vers une Église de services, mais parce que la fragilité du lien social⁴⁵ et l'importance du rapport charismatique implique de pouvoir miser sur l'accueil par des témoins crédibles, engagés, soucieux de la juste distance et attentif au fait que la relation soit comme le notait avec force Xavier Thévenot⁴⁶, iconique (et non pas idolâtrique). Les nouvelles pousses peuvent ainsi trouver leur propre chemin en lien avec le nôtre, non parfois sans passer par des crises, des hésitations et même des reculs : la proposition peut se révéler non concluante ; mais n'oublions pas non plus que la distance entre Dieu et nous croît, comme l'a noté très justement Karl Rahner, à proportion de l'intimité avec Dieu : plus je perçois la proximité de Dieu, plus je perçois aussi la distance. Et pour un jeune converti cela peut désarçonner...

b) Former et vérifier

Peut-on encore renoncer à tout pour suivre Jésus ? La réponse est « Oui », mais seulement après discernement, après réflexion éclairée, c'est-à-dire après un début de formation et une vérification personnelle et communautaire.

Il importe d'identifier ce qui évolue, naît, grandit, en étant à la fois *attentif* à la nouveauté, *vigilant* pour ne pas se crispier parce que les fruits de l'Esprit de Dieu dérangent, et *prudent* car tout ce qui est neuf et tout ce qui brille n'est pas forcément parole d'Évangile. On peut donc déjà se poser des questions telles : sur quels critères (de services, de visions de l'homme et de Dieu, de perspectives spirituelles) puis-je dire que cette nouvelle pousse – au sens général – est ou non un succès ? On pourra également repérer des profils spirituels :

1) Un événement ou une rencontre ont pu aboutir à une prise de conscience soudaine puis à un engagement fort dans une communauté spirituelle, voire communauté de vie...

2) Mais tout croyant, loin de là, ne fait pas l'expérience d'un chemin de Damas.

Presque toujours, même pour ce qui apparaît comme un soudain saisissement de l'Esprit, il y a eu des rencontres successives de figures marquantes des Écritures, de fondateurs de communautés, de témoins, ou même d'hommes/de femmes de la société civile ; il y a pu y avoir le choc d'un film, d'une lecture... Tout cela peut imprégner graduellement un être de la certitude de l'amour de Dieu, jusqu'à devenir un jour un sentiment d'évidence, ou d'illumination : « nos cœurs étaient tout brûlants » et puis nous l'avons reconnu à la fraction du pain, au partage fraternel, dans la Galilée des nations. Certains pourront encore s'arrêter là, faire marche arrière, tandis que d'autres trouvant enfin Celui qui les cherchait de toute éternité, oseront l'audace de la nouveauté de l'aujourd'hui de Dieu.

Deux défis complémentaires engagent finalement la communauté : Celui du témoignage et des services rendus (au sens large) et celui de la formation.

Le défi du témoignage et des services rendus. Une figure fondatrice, des pratiques, des rassemblements en lien avec elle, ont pu jouer un rôle déclencheur évident. Mais cela ne signifie pas que la formation s'appuyant sur ces figures ne doive pas être vérifiée : il y a toujours un écart entre le donné et le reçu. Et dans notre société sécularisée, le risque demeure grand d'idolâtrer la figure fondatrice décisive voire même le Christ, ou Marie ; ou de se placer sous la puissance tutélaire d'un Dieu omnipotent. Découvrir que le Credo n'affirme pas la foi en un Dieu tout puissant, mais en un « Dieu le Père tout puissant », c'est entrer dans un chemin d'accueil de la filialité dans l'Esprit⁴⁷.

Cette vérification est d'autant plus importante que la formation sous le mode du témoignage et des services mis en œuvres est la plus commune, souvent la première, bien avant toute formation bi-

⁴⁵ Cette fragilité du lien social est une des conséquences du déplacement des institutions d'identification vers des institutions de service.

⁴⁶ Xavier Thévenot, *Compter sur Dieu*; études de théologie morale, 2ème édition, Cerf, 1993. L'auteur revient à plusieurs reprises sur cette thématique qui lui est chère. Iconique est la relation qui renvoie à un au-delà d'elle-même ; idolâtrique est celle qui enferme le regard sur le même ; observons les icônes : elles renvoient le regard vers l'arrière, vers un au-delà, vers Celui qui les fait vivre (sans arrêter le regard sur elles-mêmes)

⁴⁷ Mais « on peut fausser Dieu, écrit François Varillon, en l'espérant comme celui qui va combler notre besoin. On se plaint sans cesse de ce que les gens ne sentent et ne voient plus qu'ils ont besoin de Dieu. Non, Dieu n'a besoin de rien et nous n'avons pas besoin de Dieu, il existe un désir de Dieu. » In : *Beauté du monde et souffrance des hommes*. Paris, Le Centurion, p.301.



blique, théologique. La signification de la foi est davantage transmise par des figures d'élection et ce qu'elles peuvent permettre de vécu commun, de cultes ou de pratiques diverses, que par un enseignement. Cela ne conduit pas nécessairement à une approche subjective. Beaucoup demandent ensuite un exposé objectif de la doctrine, d'où d'ailleurs le succès des manuels de la foi. Mais cet enseignement ne sera souvent reçu, là encore, que de la bouche d'une personne que l'on reconnaît charismatique, compétente.

Le risque de subjectivité s'en trouve reporté sur la communauté et l'institution si elles fixent trop unilatéralement la foi sur un seul type de témoignage, la figure fondatrice. D'où l'importance d'une formation proposant une *variété* de figures (non seulement un fondateur), échos à la catholicité de la foi.

Le défi de la formation. Si c'est bien le milieu diversifié qui est formateur, voire la diversité des visages du fondateur lui-même - car lui aussi devait assumer ses limites bien humaines et rencontrait les aléas inhérents à toute vie -, cela suppose un débat interne⁴⁸, dans les communautés, permettant à la fois de valoriser et de relativiser ces figures formatrices. La réflexion du Cardinal Newman sur l'intergénéralité peut y aider. Le chrétien, écrit-il, « se contente de commencer une œuvre, puis d'interrompre son travail, de remplir son rôle, sans plus, de mettre en train ce que d'autres doivent achever, de semer ce que d'autres récolteront. Personne n'a accompli jusqu'au bout sa tâche, et ne l'a terminée dans la justice, sinon celui qui est Un. [...] C'est ainsi que se sont élevées nos églises. Un siècle bâtissait le chœur, un autre la nef, un troisième ajoutait une chapelle, un quatrième une crypte, et un cinquième le clocher. Petit à petit, l'œuvre de grâce se complétait. [...] Est-ce qu'une cathédrale est le fruit d'une pensée capricieuse, quelque chose que l'on peut concevoir et réaliser à son gré ? Ou bien plutôt ces constructeurs n'étaient-ils pas les successeurs et les descendants d'ancêtres lointains qui les ont faits tels qu'ils étaient, et les ont rendus capables, par la grâce de Dieu, d'accomplir des œuvres qui ne pouvaient être réalisées par tous, mais seulement par les fils de tels pères. »⁴⁹

Les fondateurs sont et des suiveurs et des prédécesseurs, des constructeurs dont nous poursuivons la tâche. Le visage de Dieu qui prévaut dans chaque institut (la providence, la charité, le service du pauvre...) n'est pas une lumière à mettre sous le boisseau, c'est une bonne nouvelle à partager, mais dont la force illuminante apparaît d'autant mieux qu'à l'instar du vitrail, elle sait trouver harmonie avec d'autres visages pour dire la figure mystérieuse, toujours autre et même, toujours en et devant nous, du Christ.

c) Construire ensemble

Si les communautés sont le terreau d'enracinement de nouvelles familles spirituelles, si elles aident à la construction d'identités chrétiennes, il faut dès lors rajouter que ce discernement de l'action des communautés leur permet aussi de *se* recevoir autrement, nouvellement, de l'Esprit. Et c'est ainsi que l'on construit ensemble.

Si ce ne sont pas les communautés *seules* qui forment spirituellement, elles jouent un rôle déterminant dans le déchiffrement de la vie spirituelle, jusque dans la gestion des rivalités et conflits qui se produisent inévitablement et qui sont en quelque sorte nécessaires à la maturation de chacun. Mais cela signifie aussi pour ces communautés un certain lâcher prise, comme y invite au demeurant la célébration de l'œuvre de Dieu, et un « se recevoir à nouveau », à la fois condition *et* conséquence de l'accueil de l'autre.

L'enjeu pourrait finalement être ce « bain ecclésial » évoqué par la Conférence des évêques de France dans le « Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France »⁵⁰ L'expression pour-

⁴⁸ Cf. Patrick Goujon, conférence au colloque de l'ATEM 2007.

⁴⁹ Newmann, Sermon 13 (1836, 13 Novembre : « Dépendance des générations dans leur vie de communion avec Dieu ») in *Pensées sur l'Église*, Coll. Unam Sanctam, 1956, p.89-91. Bernard Bastian note (et je le remercie pour son commentaire) que pour le Puits de Jacob à Strasbourg (dont il est responsable), cet aspect est très important : « la filiation au fondateur, écrit-il, se révèle être une filiation du don qu'il porte et dont les fils et les filles à sont à leur tour porteurs. La formation, dès lors, porte davantage sur le charisme et son déploiement que sur la connaissance du fondateur. »

⁵⁰ Conférence des évêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France, et principes d'organisation*, préface du cardinal Jean-Pierre Ricard, Bayard, cerf, Fleurus-Mame, Paris, 2006. Voir l'article très explicite de Joël Molinario, ISPC, Institut Catholique de Paris : « Le texte national pour l'orientation de la catéchèse



tant non définie, revient quatre fois⁵¹. Christophe Dufour, Président de la commission épiscopale de la catéchèse et du catéchuménat s'en explique. Dans une société sécularisée, « l'action catéchétique a besoin de ce que l'on pourrait appeler un « bain » de vie ecclésiale. Ce bain ecclésial ou ce milieu nourricier sont plus que jamais indispensables. C'est le rôle de la communauté de l'offrir : quand elle se nourrit de la Parole de Dieu, quand elle se laisse conduire par les itinéraires de foi que la liturgie lui fait vivre, quand elle puise sa dynamique dans la vie sacramentelle, quand elle développe en son sein des occasions de partager les questions de foi, quand elle vit la réciprocité et l'attention mutuelle par un accueil et une charité inventive, quand elle se soucie de laisser toute leur place aux petits, quand elle participe activement à la vie de la cité et y atteste concrètement l'amour de Dieu, quand elle vit le pardon mutuel et connaît la joie de la réconciliation, quand elle découvre l'Esprit à l'œuvre dans le monde, alors ces différentes facettes de la vie ecclésiale forment comme « un milieu nourricier où s'enracine l'expérience de foi »⁵². L'institution est pour la nouvelle pousse spirituelle un bain ecclésial autant que celle-ci l'est pour celle-là.

Sans doute n'avons-nous pas encore pris aujourd'hui toute la mesure du bouleversement et de l'interpellation en cours. Chrétiens, nous avons encore souvent un pied dans le passé et raisonnons avec les outils d'hier. Or, comme vient de le rappeler le Cardinal Walter Kasper, « Il ne peut pas en aller ainsi dans la durée. Nous penserons de manière différente et nous devons nous orienter de manière nouvelle pour traverser la 'vague de l'espérance' (Jean-Paul II). Pour cela, il faudra aussi des modifications structurelles. »⁵³ Ainsi donc ces pousses spirituelles nouvelles sont à la fois fruits des évolutions religieuses et sociétales en cours, levain qui fait bouger toute la pâte Église, signe de l'appel de Dieu aujourd'hui.

Conclusion

« Voici, je me tiens à la porte et je frappe » (Ap3, 20). Nous voici donc aujourd'hui encore envoyés dans la Galilée de ces nations qui parlent d'autres langues que la nôtre. Le Vent de l'Esprit y souffle autant que le vent de la modernité. Et il se passe toujours quelque chose quand des hommes et des femmes, des communautés et des instituts se laissent façonner par la Parole vivante de Dieu et deviennent ses porte-Parole ! Nous sommes aujourd'hui les témoins et les acteurs de quelque chose de grand, de beau, de stimulant. Soyons donc attentifs autant qu'audacieux. Aujourd'hui, le Vent de l'Esprit souffle, le Fils semeur est sorti et le Père veille au grain. Regardons ! Regardons bien. Ne sont-ce pas ces pousses nouvelles que nous voyons grandir ?

Marie-Jo THIEL
Théologienne

en France », publié en 2007 dans la revue salésienne italienne *Catechesi*, reproduit avec l'accord de cette revue sur le site :

http://interparole-catholique-yvelines.cef.fr/bibliographie/texte_national_francais_catechese_Molinario.htm#_ftn3.

« À la suite du texte de 1979, écrit Joël Molinaro, l'action catéchétique était entendue comme une activité au seuil de l'Église, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors. Le catéchiste était compris comme un passeur qui parviendrait par son action pédagogique à faire entrer les enfants dans l'*ecclesia*. Ici, l'action catéchétique est comprise dans « un bain ecclésial », parce que le Christ est le fondement de cette responsabilité de l'Église qui n'est pas une activité facultative, mais une action qui la constitue comme Église du Christ, avec le Père, par le Fils et dans l'Esprit ; l'Église est sujet de l'action catéchétique. » Une tentative pour les évêques de prendre en compte l'évolution de la cité et de la donne religieuse dans notre société sécularisée...

⁵¹ Cf. Conférence de Jean-Louis Souletie au colloque de l'ATEM 2007 (ibid.)

⁵² Texte sur www.ccee.ch/Catechesis/DUFOUR/Dufour%20-%20Francese.doc (consultation sept. 2007)

⁵³ Cardinal Walter Kasper, *Serviteur de la joie. La vie du prêtre et le service sacerdotale*. Trad. française Marie-Anne Vannier. Paris, Ed. du Cerf, 2007, p.14-15.